



LE VOLEUR  
DE VOIX

3. Les prima donna immortelles

Jean-Nicholas Vachon

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



À mon Amour

## Prologue

*Cimetière Certosa, Bologne, le 12 juillet 2006*

— Je suis dégoûté, souffla un grand homme au visage poupin avant de détourner le regard.

À ces mots, une femme menue au teint méditerranéen et à la chevelure noisette glissa sa main dans celle de l'homme. Il lui fit un sourire incertain et recula d'un pas afin de demeurer dans l'ombre de l'arche de pierre et d'ainsi se protéger des rayons du soleil.

— Ne soyez pas ridicule, grogna un autre homme aux épaules larges et à la silhouette élancée. Ce n'est pas votre corps qu'ils sortiront de terre, Charles.

Devant eux, un essaim de chercheurs revêtus de sarraus blancs creusaient méticuleusement la terre depuis plus d'une heure. Ils avaient d'abord circonscrit un périmètre de sécurité et activé la caméra de télévision qui capterait toutes leurs activités. Trois ouvriers s'étaient ensuite approchés pour soulever les lourdes dalles qui recouvraient le sol du cimetière, pendant que les scientifiques préparaient les instruments nécessaires à leur opération. Un soleil de plomb rendait la chaleur presque insupportable et les chercheurs, en nage, s'épongeaient le front avec de grands bouts de chiffons.

Un éclat de voix attira l'attention des badauds rassemblés dans le cimetière. Une femme d'âge moyen aidée d'un homme beaucoup plus jeune venait de découvrir des

éclats de bois, derniers témoins du cercueil qu'on avait enseveli à cet endroit bien des années plus tôt.

Un homme aux cheveux grisonnants s'approcha et se pencha au-dessus de la fosse peu profonde. Pendant que la femme déplaçait avec mille précautions quelques pelletées de terre, il put distinguer les premiers ossements.

— Il y a bien deux corps, annonça la femme, visiblement excitée par la découverte.

Sous le regard fasciné de celui qui devait être son supérieur, elle continua à dépoussiérer les restes humains. Après de longues minutes à gratter, frotter et balayer le fond de la fosse, elle déposa des fragments d'os dans un grand plateau de plastique qu'elle tendit à son collègue.

— Je préfère partir, annonça Charles en se retournant vivement. Ce spectacle me met mal à l'aise.

— Attendez ! objecta fermement l'homme qui se tenait à ses côtés. Le professeur va parler...

Comme il prononçait ces mots, l'homme aux cheveux gris s'avança vers la foule rassemblée dans le cimetière. Il jeta un coup d'œil à la caméra et, lorsqu'il fut bien certain qu'elle était braquée sur lui, il se mit à parler.

— Mesdames et messieurs, c'est un grand jour pour la science, mais surtout pour la musique, clama-t-il fièrement. Au moment où je vous parle, les membres de mon équipe effectuent dans le plus grand respect une tâche qui requiert rigueur et minutie.

L'homme marqua une pause afin de mesurer l'impact de ses paroles sur l'assistance. Son regard balaya la foule, puis se perdit sous l'arche de pierres où se tenaient trois personnes légèrement en retrait. Il plissa les yeux pour mieux voir les traits du plus grand d'entre eux, mais il y renonça lorsque l'autre baissa la tête.

— Le mélomane moderne ne peut qu'imaginer la voix

prodigieuse des castrats à travers les descriptions que lui en font les témoins de cette époque évanouie, poursuivit-il. Grâce à un fonds de recherche privé et aux récentes percées scientifiques en matière de génétique, nous en saurons bientôt davantage sur les étonnantes capacités vocales de ces hommes à la voix d'ange.

— Je souhaite que jamais votre sépulture ne soit profanée ainsi, murmura Charles en serrant plus fort la main de sa compagne.

— Mon tombeau est vide, mon petit chou à la crème, répondit-elle tristement.

— Ma pauvre nièce...

— Mais taisez-vous donc ! pesta le troisième. Votre sentimentalisme m'horripile.

Un murmure parcourut la foule quand la femme, qui continuait à fouiller la tombe, en extirpa un fémur démesurément long.

— L'étude des ossements du divin Farinelli nous permettra sans doute de découvrir les capacités physiologiques exceptionnelles qui ont fait de ce chanteur une véritable légende, reprit le professeur. De plus, nous espérons que les restes du castrat seront en assez bonne condition pour nous renseigner sur son état de santé et nous fournir des indices sur son mode de vie.

Le professeur s'éclaircit la gorge et tamponna son front ruisselant de sueur.

— La tombe de Farinelli ne contient pas que les restes du chanteur, exhumés une première fois il y a près de deux siècles<sup>1</sup>. En effet, ceux de sa petite-nièce, Maria Carlotta

---

1. En 1810, Napoléon Bonaparte promulgua une loi ordonnant que tout cercueil enseveli à l'intérieur d'une église soit déménagé. Le cercueil de Farinelli, initialement inhumé au monastère des Capucins de Santa Croce à Bologne, dut être déplacé et enterré de nouveau au cimetière Certosa. En 1850, la sépulture a été rouverte et les ossements de Farinelli ont été rassemblés au fond de la tombe pour faire de la place au corps de sa petite-nièce décédée.

Pisani-Broschi, ont aussi été inhumés au cimetière Certosa en 1850. En raison du transfert de la tombe du célèbre castrat, un doute persiste dans l'esprit de plusieurs personnes quant à l'identité de l'homme enterré sous cette dalle. Les ossements de madame Pisani-Broschi nous permettront bien évidemment de comparer l'ADN du chanteur à celui de sa nièce, et ainsi de nous assurer que nous sommes bel et bien en présence des restes de Carlo Broschi...



PREMIÈRE PARTIE

---

# SÉPULCRES

# 1

Entre le jour où mon père me révéla la promesse de notre famille et celui où Maximilien apparut devant Sofia à la Scala de Milan, je fus happé par une vague fantaisiste où horreur et enchantement se rejoignaient pour une valse macabre. Puisque je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait et que, pendant des années, on m'avait tout caché, je réagis la plupart du temps comme un âne. Parce que je craignais constamment de mourir sous les crocs des principautés, je laissai Carlo et Paul décider de tout et je subis les conséquences de leurs actes sans trop me rebiffer. Un tel comportement ne pouvait plus durer, même si je devais en mourir.

Mes souvenirs de cette soirée d'opéra sont imprécis, car, en raison de ma captivité rue de Laune, j'étais toujours extrêmement faible. De plus, toutes mes pensées convergeaient vers Viviane, abandonnée aux frontières de la mort sur le pas d'une porte. Ce dont je me souviens, c'est que, avec la témérité qui caractérise un homme désespéré, je me jetai sur Maximilien en criant comme un dément. Rien n'aurait pu m'empêcher de faire pareil esclandre.

— Assassin ! hurlai-je à pleins poumons.



L'échauffourée qui s'ensuivit permit à Maximilien de fuir. Je n'en vis rien, car deux agents de sécurité se jetèrent sur moi pour m'immobiliser, mais le voleur de voix disparut comme il était venu, comme une ombre furtive impossible à saisir. Carlo et Marie la première, effrayés à l'idée d'être interpellés par les forces de l'ordre, se mêlèrent à la foule et nièrent qu'ils me connaissaient. Après que Sofia eut disparu dans les coulisses du théâtre, des policiers italiens furent appelés et ils m'embarquèrent sans ménagement. J'eus beau protester, les invectiver et même les menacer, ils se rirent de moi. Quelques minutes plus tard, après une discussion sommaire dans un anglais approximatif, ils saisirent le faux passeport qui m'avait permis de quitter le Canada à bord du jet privé de Paul et ils m'enfermèrent dans la cellule de leur poste.

Dépité, je me laissai choir au sol et pris ma tête entre mes mains. Malgré ma frustration et mon inquiétude, je ne tardai pas à m'endormir. Au beau milieu de la nuit, un policier vint ouvrir la porte de ma cellule. Ce furent le frottement du métal et le grincement des pentures qui me tirèrent du sommeil. L'homme m'adressa quelques mots auxquels je ne compris rien, mais je devinai qu'il me fallait le suivre. Quand nous revînmes vers la réception du poste de police, je reconnus tout de suite la silhouette élancée et quelque peu guindée de Paul de Tours et Taxis. Il me fit un large sourire et m'invita d'un geste à le rejoindre.

— J'ai payé votre caution, mon ami, m'annonça-t-il. Vous êtes libre.

Après avoir récupéré mes effets personnels, je suivis Paul jusqu'à une luxueuse voiture noire garée devant l'entrée du poste. Nous nous y engouffrâmes sans perdre de temps.

— Dès demain, je vous ramènerai chez vous, dit-il

alors que le chauffeur lançait la voiture sur la route. D'ici là, vous resterez avec moi à mon hôtel. Il semble que, dès que je m'éloigne, vous ne résistiez pas à la tentation de vous mettre dans le pétrin.

— J'aimerais vous y voir! fis-je avec humeur.

— Je vous dois des excuses, Nathaniel. Je vous ai poussé à agir contre votre gré. De plus, les mauvais conseils que je vous ai prodigués vous ont maintes fois mis en danger...

— Je suis heureux de vous l'entendre dire.

— Vous avez besoin de repos et je veillerai à ce que vous refassiez vos forces, promit-il.

— Où sont Carlo et Marie?

— À l'hôtel Principe di Savoia, d'où ils m'ont prévenu de votre mésaventure.

— Je veux rentrer chez moi et retrouver Viviane, quémandai-je en appuyant lourdement ma tête contre le siège de cuir. Et tout oublier...

Paul laissa échapper un soupir triste.

— J'ai bien peur que l'oubli soit un luxe que même la plus faramineuse des fortunes ne saurait vous procurer. Toutefois, je vous ramènerai au chevet de Viviane.

Paul n'ajouta plus rien et nous roulâmes en silence pendant plusieurs minutes. Je me rappelle que les rues milanaises, presque désertes, me parurent irréelles.



À Munich, Paul m'avait confié qu'il avait déjà appartenu à la cour des immortels. Pendant un instant, j'avais tenu entre mes doigts la bague qui en était le symbole. Quelques semaines plus tôt, tout juste avant de fuir la ruelle romaine où nous nous étions brièvement retrouvés, Laurent avait affirmé que nul ne pouvait tuer le prince de

Tours et Taxis. Il était manifeste que Paul était un homme puissant, même craint, mais je n'en eus la preuve qu'au moment où il me ramena chez moi.

Le jet privé de Paul atterrit à Québec au beau milieu de la nuit. Quand les douaniers de l'aéroport voulurent m'intercepter et prévenir les forces policières de mon retour au pays, Paul s'interposa. Il exigea d'eux qu'ils préviennent leur supérieur, pendant qu'il pianotait sur le minuscule clavier de son téléphone intelligent. Curieusement, les douaniers se soumirent à sa volonté et, après quelques minutes d'attente, il fut conduit jusqu'à leur chef. Ce fut lui qui nous escorta un peu plus tard jusqu'à l'extérieur de l'aérogare, où il poussa la courtoisie jusqu'à héler à notre place une voiture de taxi.

— Que lui avez-vous dit, pour qu'il nous laisse rentrer au pays? fis-je en montant à bord du véhicule.

— J'ai de bonnes relations avec les autorités aéroportuaires, répondit-il évasivement.

— Cette explication ne me suffit pas.

Paul me jaugea du regard. L'éclat de rage qui illuminait mes prunelles le dissuada de me mentir.

— Quand on a fait partie de l'entourage des séraphins, on sait quelles ficelles tirer pour ne pas être embêté par ce genre de... bureaucratie.

— Et la police?

— Je vous assure que vous serez tranquille, Nathaniel.

— Malgré ce qui est arrivé à Viviane? m'écriai-je.

— Des ordres ont été donnés, mon ami. Vous êtes blanchi de toute présomption de culpabilité et désormais presque intouchable.

— Ne me dites pas que les immortels contrôlent aussi les forces policières!

— Mieux! Ils gouvernent ceux qui les dirigent.

Le petit rire que Paul émit à ce moment-là m'agaça au plus haut point, mais je n'en laissai rien paraître. Quand la voiture eut rejoint la route, il reprit la parole.

— Vous serez heureux d'apprendre que Viviane est hors de danger. Dès demain, vous pourrez lui rendre visite à l'hôpital où elle est toujours soignée pour déshydratation.

— Quand l'avez-vous su ?

— J'ai fait un appel à l'hôpital pendant que le chef des douaniers recevait l'ordre de vous laisser passer sans même oser lever le petit doigt pour vous en empêcher.

— Merci, mon Dieu !

— Mais il y a plus grave...

— Quoi donc ?

— Il s'agit de votre mère.

— Alors, Maximilien n'a pas menti ? Elle est morte ?

— Je suis désolé, Nathaniel.

D'un geste empreint de sollicitude, il posa sa main sur la mienne. Irrité, je me dégageai de lui. «La promesse et les secrets de mes ancêtres ont fait de moi un orphelin», pensai-je en déglutissant péniblement. Je me forçai à inspirer pour contenir les sanglots qui me nouaient la gorge.

— Elle a été retrouvée dans le bassin principal de la fontaine du Bois-de-Coulonge. Son sang en rougissait l'eau...

— Assez !

De grosses larmes roulèrent sur mes joues. Incapable de prononcer un autre mot, je serrai les dents et enfouis mon visage au creux de mes mains.